REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 11 1er Juin 1885.

LA MORT DE VICTOR HUGO

Un cri de douleur, un cri immense a retenti tout à coup dans Paris, et la France et le monde ont tressailli de je ne sais quelle épouvante mystérieuse; partout où il y a une âme qui pense, un cœur qui aime, cette âme s'est émue, ce cœur a gémi : Victor Hugo est mort !...

Spiritualistes de toutes les écoles, spirites de toutes les nations, nous tous qu'atteint si cruellement ce deuil, nous tous qui sentons si profondément ce que perdent et la France et l'humanité, unissons-nous pour pleurer et prier. Car les larmes sont douces parfois ; c'est la rosée du souvenir et de la reconnaissance, et, sur les ailes de la prière sainte, les nôtres monteront dans un rayon d'aurore jusqu'au poète sublime, jusqu'au père bien-aimé qui a nourri nos âmes du pain sacré de son génie.

Prions, mais bénissons aussi, parce que si l'homme est mort, l'esprit survit éblouissant ; parce que ce qui était ici flambeau est étoile là-haut, parce que ceci n'est pas une mort, mais une transfiguration. Oui, il s'en est allé de ce monde ainsi que s'en vont les prophètes : tandis que s'envolait le dernier soupir, l'âme du poète déployait ses ailes blanches et montait grandie, démesurée, rayonnante comme l'archange ; et nous l'avons vue passer dans la nuée et nous avons entendu tonner une voix puissante qui disait :

Je m'en irai dans les chars sombres
Du songe et de la vision ;
Dans la blême cité des ombres
Je passerai comme un rayon ;
J'entendrai leurs vagues huées ;

Je semblerai dans les nuées
Le grand échevelé de l'air ;
J'aurai sous mes pieds le vertige,
Et dans les yeux plus de prodige
Que le météore et l'éclair.
Je rentrerai dans ma demeure,
Dans le noir monde illimité.
Jetant à l'éternité l'heure
Et la terre à l'immensité,
Repoussant du pied nos misères,
Je prendrai le vrai dans mes serres
Et je me transfigurerai,
Et l'on ne verra plus qu'à peine
Un reste de lueur humaine
Trembler sous mon sourcil sacré.
Car je ne serai plus un homme ;
Je serai l'esprit ébloui
A qui le sépulcre se nomme,
A qui l'énigme répond : oui.
L'ombre aura beau se faire horrible,
Je m'épanouirai terrible,
Comme Elie à Gethsémani,
Comme le vieux Thalès de Grèce,
Dans la formidable allégresse
De l'abîme et de l'infini.

(*L'art d'être grand-père*, livre XVIII, chap. v).

ALGOL.

— Extrait du *Rappel* du 24 mai.

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi, 22 mai 1885, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Il était né le 26 février 1802.

Il est mort à quatre-vingt-trois ans, trois mois moins quatre jours.

Né avec le siècle, il semblait devoir mourir avec lui. Il l'avait tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et souriait.

— Vous vous sentez mieux ? lui dis-je.

— Je suis mort.

— Allons donc! Vous êtes très vivant, au contraire!

— Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir!

— Mais vous ne mourez pas!

— Si! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme, que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avions tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée. Hier, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible. Hélas! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant.

Presque immédiatement la prostration est revenue. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et

pas par un seul; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste. AUGUSTE VACQUERIE.

SES DERNIÈRES VOLONTÉS

Le jeudi 2 août 1883, Victor Hugo a remis à M. Auguste Vacquerie, dans une enveloppe non fermée, les lignes testamentaires qui suivent et qui constituent ses dernières volontés pour le lendemain de sa mort.

Je donne cinquante mille francs aux pauvres.

Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard.

Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes.

Je crois en Dieu. VICTOR HUGO.

La Société scientifique du spiritisme a fait un appel à tous les spirites de Paris et des environs, à l'effet de former une délégation qui assistera aux funérailles de Victor Hugo. Toutes les personnes qui ont désiré en faire partie ont été inscrites au siège social, 5, rue des Petits-Champs, et notre délégation sera nombreuse.

La couronne qui sera portée au nom des spirites de France et de l'étranger, est en immortelles; sur le côté droit une grande palme verte de 1m20 de hauteur sera attachée par un nœud tricolore, recouvert de crêpe noir; sur le côté gauche un gros bouquet de pensées sera retenu à la couronne par une étoile d'or. Au centre, et en lettres d'or, sur crêpe noir :

LES SPIRITES
A
VICTOR HUGO

« Ceux que nous pleurons ne sont pas les absents, ce sont les invisibles. »
V. H.

Nous espérons que cette couronne plaira à toutes les personnes qui ont envoyé ou qui enverront leurs souscriptions.

La souscription reste ouverte jusqu'à ce que les frais soient couverts ; s'il y a surplus, la somme en trop sera versée pour le monument qu'on doit élever à Paris à la mémoire de Victor Hugo.

PHÉNOMÈNES SPIRITES EN AUNIS

V.

L'esprit frappeur d'Esnandes (suite) (1). Nos lecteurs me pardonneront d'entrer dans ces détails, longs et minutieux ; mais ils savent bien que l'on ne peut faire un bon travail qu'en photographiant, pour ainsi dire, la physionomie de semblables scènes. Je continue donc, en les priant d'excuser les longueurs et les redites qui se trouvent forcément dans ce récit.

Le dimanche 29 mars, je suis retourné à Esnandes. Ma femme avait voulu m'accompagner, pour voir le petit médium auquel elle s'intéresse beaucoup. Nous sommes arrivés à midi.

L'enfant, toujours alitée, était seule avec ses parents. Peu de temps après notre arrivée, des coups étaient frappés dans la cloison. En ce moment-là, nous ne voyions point la petite. La porte séparant sa chambre de la pièce où nous nous trouvions étant ouverte, nous n'apercevions que le pied du lit. Plusieurs séries de coups se sont fait entendre.

Nous sortons vers deux heures pour aller chez M. J..., l'adjoint. A deux heures et demie, nous rentrons avec d'autres personnes, parmi lesquelles un vieux spirite, M. C..., de Lauzières. Aucun bruit ne se produisant, nous ressortons. Ma femme cependant reste auprès d'Alexandrine Savineau.

Lorsque je reviens avec ces messieurs, une heure après, ma femme nous dit que des coups ont été frappés encore. Elle a aussi entendu des grattements dans le lit. A un moment donné, elle a prié l'Esprit de produire ces grattements sous sa main, qu'elle a appuyée à une certaine distance des jambes de l'enfant. La couverture du lit s'est soulevée et ma femme a senti qu'une force repoussait sa main par-dessous.

Des visiteurs, venus de la Rochelle, se trouvent en ce moment dans le chai. Je vais les rejoindre. Nous posons quelques questions ; les réponses ne sont pas satisfaisantes. Nous demandons aux coups de se déplacer ; ils se déplacent un peu, mais pas autant que nous le voulons. Au lieu de se produire dans le bas de la cloison selon notre désir, ils se font entendre plus haut qu'auparavant. Ma femme est toujours assise auprès d'Alexandrine et cause avec elle. Les doigts de l'enfant sont occupés à arranger des fleurs dans un petit cadre ; ses pieds sont immobiles. Ma femme, et quelques autres personnes, assises devant le lit,

(1) Voir la *Revue* du 15 mai 1885.

entendent parfaitement les coups frappés, en réponse aux questions que ces messieurs et moi, nous posons à l'Esprit.

L'enfant nous raconte ensuite que, plusieurs fois, notamment la nuit précédente, les rideaux de son lit ont été doucement ramenés autour d'elle et l'ont enveloppée. Elle a voulu les écarter mais ils ont été ramenés encore et cela jusqu'à six fois, la petite fille s'entêtant et voulant taquiner l'Esprit. Des femmes du voisinage se sont aperçues du fait.

Nous avons quitté Esnandes le soir à cinq heures. Nous n'y sommes pas retournés depuis, car le lendemain l'enfant était conduite à l'hospice de la Rochelle.

VI.

Je vais citer d'autres faits que je tiens de personnes dignes de foi.

Un de mes amis, M. R..., de la Rochelle, était absolument incrédule. Dans la soirée du 28 mars, il alla à Esnandes avec trois autres personnes. M. R... a posé, paraît-il, des questions à l'Esprit et celui-ci, toujours au moyen de coups frappés, lui a répondu d'une manière très précise. Voici quelques-unes des questions et réponses. — Combien ai-je d'enfants? — Trois. — Des garçons? — Non. — Des filles? — Oui. — Ai-je perdu des enfants? — Oui. — Combien? — Un. — Un garçon? — Oui. Tout cela est très exact. La justesse de ses réponses a vivement ému M. R... qui n'est pas éloigné aujourd'hui de croire aux choses du spiritisme.

J'ai, dans le dossier que j'ai composé de cette affaire et qui contient des documents nombreux, une lettre qui m'a été adressée par un autre incrédule, M. M..., de la Rochelle :

« Je m'approchai, dit-il, du lit de la petite fille, lit auprès « duquel se trouve une cloison en planches. Un assistant me pria « de vouloir bien interroger l'*Esprit*. Je lui demandai ce qui « suit : « Peux-tu me dire mon âge? » On frappa un coup, ce « qui voulait dire *oui*. — « Quel est-il? » On frappa vingt-deux « coups et, en effet, je suis dans ma vingt-deuxième année. « — Suis-je marié? — « Non... » (On frappa pour dire *non* plu- « sieurs coups précipités). — « Combien sommes-nous de per- « sonnes chez moi, à la maison. » On frappa trois coups. En effet « j'habite avec mon père et ma mère. »

«... Je puis affirmer avoir été témoin de ce qui suit: des gratte- « ments se pratiquant sur le lit et hors de la portée des mains et « des pieds de l'enfant; des coups — comme des coups de poing —

« et au nombre de trois, frappés sur la couverture du lit *qui* « *s'affaissait aux endroits frappés*; et aussi une gifle (très « bien entendue) donnée à l'enfant qui se mit à pleurer. »

« J'oubliai de vous dire que j'avais demandé, toujours à l'*Esprit*, « que les coups frappés s'éloignassent du lit de l'enfant; mais je « n'ai point reçu de réponse. Les coups se faisaient entendre à « environ cinquante centimètres au-dessus du lit et à un mètre « des bras de la petite fille. »

« Avant de partir, j'ajoutai à mes questions celle-ci : — « Es-tu « méchant? » — « Oui. » — « Est-ce par vengeance que tu fais « cela? » — « Oui. » Puis, voulant plaisanter, je dis encore : « — Es-tu républicain? » — « Oui. » Je lui fis alors observer « qu'il ne pratiquait guère la devise républicaine, car je ne voyais « point de fraternité dans tout cela; quant à la liberté, il en « prenait trop à son aise. »

« Voilà donc, cher monsieur, les faits dont j'ai été témoin; ils « sont exacts. J'étais parti de la Rochelle incrédule; je suis « revenu étonné au plus haut degré. A quelle cause attribuer « tout ce que j'ai entendu? Je ne veux pas me prononcer, car, en « ces choses, je n'ai pas d'opinion; mais je ne veux pas croire à « l'*esprit démoniaque*, comme le croient beaucoup de per- « sonnes. »

« Je suis, etc., *signé* : ADRIEN M... »

Il ne m'est pas possible de reproduire toutes les notes que j'ai recueillies comme preuves de la médiumnité d'Alexandrine Savineau. Elles sont en trop grand nombre. Du reste, les mêmes faits s'y trouvent répétés, car le phénomène gardait, vis-à-vis de la plupart des visiteurs, le même caractère. Tout ce qui a été dit des grattements dans le lit ou sur le lit, des coups dans la cloison, mouvements des rideaux, gifles données à l'enfant, courants d'air passant sur son visage, est rigoureusement exact. Des centaines de témoins ont pu constater ces faits. L'apparition d'une main fluidique, la formation dans le lit d'un corps dur, se dissolvant ensuite sous la pression des doigts de ceux qui l'avaient saisi, sont des faits dont la preuve est moins positive. Nous pouvons cependant les considérer comme vrais. Est vrai aussi le détail suivant, raconté par un témoin des plus honorables, M. G..., de la Rochelle. Ce monsieur se trouvait avec d'autres personnes, dans le chai, pendant que des coups se faisaient entendre. Il appuya sa main sur le point de la cloison où se produisaient les bruits; alors il sentit sa main repoussée, comme si la planche se fût soulevée. Ce fait a son importance, car il prouve bien la pré-

sence d'un fluide dans la cloison, au moment où les coups étaient frappés.

On m'a dit aussi qu'un jour, devant plusieurs personnes de la Rochelle et d'Esnandes, la porte du chai s'ouvrit toute seule. On la ferma ; elle s'ouvrit encore. Sous toutes réserves, bien que ce fait soit très vraisemblable.

Il a été remarqué par beaucoup de personnes — et je m'en suis aperçu moi-même — que le phénomène était capricieux. Il interrompait souvent ses manifestations lorsque de nouveaux venus entraient dans la chambre.

Je trouve, dans mes notes, le détail suivant : L'enfant plaisante quelquefois avec l'Esprit obsesseur. Elle l'appelle ; il répond. Parfois aussi il est de méchante humeur, quoique la fillette paraisse, en ces moments-là, très gaie. Alors il lui donne des gifles. Il y a là, on le voit, la manifestation de *deux caractères bien différents.*

L'enfant m'a dit qu'elle dormait peu. Lorsque, vaincue par la fatigue, il lui arrive de s'assoupir, elle est réveillée. L'Esprit produit, pour obtenir ce résultat, une sorte de pincement sur son visage ou sur ses bras. Il se livre ensuite à ses fantaisies habituelles.

(A suivre.) AL. VINCENT.

CAUSERIE SPIRITE

Je remercie cordialement le F. E. C. qui signe Adéka d'avoir bien voulu commenter avec bienveillance mon article sur la religion spirite. Qu'il me permette de présenter quelques observations sur certains passages de sa critique.

Je crois que dans le fond nous sommes à peu près d'accord sur la définition à donner aux mots spiritisme et religion ; nous ne différons guère que dans le choix des expressions et dans le point de vue à adopter pour envisager telle ou telle question. Je vais citer les passages que j'aurai à examiner.

« Une foule de cultes, de dogmes ont leur raison d'être et sont dans le vrai... »

Si dans les religions reconnues il se trouve des dogmes vrais, il y en a aussi qui sont faux et pernicieux. Est-ce un dogme vrai celui qui fait du travail un acte incompatible avec la sanctification de certains jours, même lorsque ce travail est urgent?

Est-ce un dogme vrai celui qui impose à l'homme le célibat, des

souffrances, des privations de toute nature, tantôt impérieusement, absolument, tantôt sous prétexte d'être agréable à Dieu?

Est-ce un dogme vrai celui qui permet de bénir des drapeaux, de chanter des *Te Deum*, lorsque des frères ont égorgé leurs frères avec succès?

Est-ce un dogme vrai celui qui inspire à des hommes un certain éloignement, une certaine aversion pour d'autres hommes, parce qu'ils n'ont pas les mêmes croyances?

Est-ce un dogme vrai celui qui a suscité les guerres de religion, qui a allumé les bûchers de l'Inquisition? Et toutes ces persécutions, toutes ces tortures pour cause de religion sont-elles aussi le fruit d'un dogme vrai?

Est-ce un dogme vrai celui qui fait peser sur les peuples le lourd budget des cultes, pour soutenir une caste privilégiée plus nuisible qu'utile à la société?

Le but du Spiritisme est d'éliminer tous les dogmes faux et de n'en admettre que de vrais et de féconds.

« La religion en elle-même n'est pas chose de savoir et d'in- « intelligence. »

Oui, la religion est avant tout affaire de sentiment, mais alors elle s'appelle plutôt religiosité que religion. On prétend en faire le privilège exclusif de l'espèce humaine; est-il bien certain que tous les animaux soient dépourvus de cette faculté instinctive? Le chant des oiseaux, hors la saison des amours, ne serait-il pas un hymne adressé au Père de la nature?

Si l'on peut être vraiment religieux sans savoir et sans intelligence, il n'en résulte pas que ces deux avantages soient inutiles. Privée de cette double lumière, la religion risque fort de tourner au fanatisme, à l'aveuglement; c'est ce qui arrive avec la plupart des religions reconnues, où les plus sincères croyants deviennent les hommes les plus dangereux.

Le Spiritisme en écartant les ténèbres de l'ignorance, en développant l'intelligence humaine, en lui apportant un nouveau flambeau, tend à faire de la religion une science certaine et positive; et c'est ce caractère scientifique qui fait la force de notre sainte doctrine. Jusqu'alors l'homme n'avait reçu les enseignements que de ses semblables, incarnés comme lui, n'ayant d'autres organes de perception que les siens; par le Spiritisme il s'est mis en rapport avec des êtres surhumains plus savants, plus éclairés que lui, et les leçons qu'il en reçoit sont pour lui un immense bienfait, un merveilleux moyen de progrès.

« Le Spiritisme contient toutes les religions et toutes les

sciences, mais il n'est pas une religion ni une science proprement dite. »

Le Spiritisme ne saurait contenir les religions et les sciences fausses, puisqu'au contraire il prend à tâche de les repousser. Il ne puise dans les religions et les sciences que ce qu'elles ont de vrai. S'il contenait tout en fait de religion et de science, ce double titre ne saurait lui être refusé, car il serait le contenu plus le contenant; or qui peut le plus peut le moins. Le raisonnement de mon estimable contradicteur porte donc à faux. Mais laissons-là toutes ces arguties; montons plutôt au Capitole, c'est-à-dire remercions, bénissons Dieu qui nous octroie généreusement cet ineffable bienfait. Que le Spiritisme soit ou ne soit pas science et religion, il n'en fera pas moins son chemin sur la terre.

« Bientôt le dogme fondamental du péché originel sera relé-
« gué aux calendes grecques. »

Mais pas du tout; ce dogme est rétabli plus que jamais par la doctrine spirite, qui en donne l'explication vraie et rationnelle. Qui a commis les péchés de nos ancêtres, si ce n'est nous-mêmes? En les expiant, nous ne faisons qu'expier nos péchés personnels. Beaucoup de réincarnations ont lieu dans la même nation, quelquefois dans la même famille, ce qui explique pourquoi certains caractères se conservent dans une même race.

« Le Spiritisme ne sera pas une nouvelle religion, il sera la
« *religion.* »

Je prends acte de cette déclaration formelle; c'est exactement la théorie que j'ai toujours cherché à établir. Pour que le Spiritisme soit la religion, il faut qu'il soit aussi la science, car la science vraie est une et ne saurait admettre d'erreurs ou d'hérésies.

« M. Adeka dit que la science est la connaissance vraie d'une
« chose; je dis : la science est la recherche de la connaissance
« d'un objet. »

Je reconnais m'être exprimé incorrectement, mais c'est dans le sens tout opposé à l'avis de mon cher critique. D'après nos meilleurs écrivains, science a une signification plus profonde, plus étendue et plus solide que connaissance. La science c'est l'euréka, le nec plus ultrà, ce sont les colonnes d'Hercule. La science c'est l'étape où l'on est arrivé, où l'on doit se reposer après la marche. La science, en tant que science, est infaillible, car faillible elle cesserait d'être la science; ce ne serait plus que l'hypothèse.

On objetera que la science humaine est souvent incertaine ou incomplète. Cela est vrai, mais elle doit toujours être acceptée

comme science, sous bénéfice d'inventaire. La science ne saurait être confondue avec la recherche. Le faux savant s'en passe, parce qu'il prétend posséder la vérité; le vrai savant s'en passe également parce qu'il l'a réellement trouvée.

A. GRESLEZ.

CONFÉRENCES SPIRITES

Bordeaux, 11 *mai* 1885. —

MESSIEURS, Dans le but de propager le spiritisme, j'ai fondé à Bordeaux, de concert avec M. Thibaud, des conférences pour vulgariser notre doctrine.

Deux réunions ont eu lieu déjà à la salle de la Croix-Blanche, que M. Guérin et la Société scientifique du spiritisme ont gracieusement mise à notre disposition. Le succès, je suis heureux de vous le dire, a dépassé nos plus optimistes prévisions...

Le 19 avril, cent personnes environ avaient répondu à notre appel, malgré un temps affreux. Je traitai : *de l'Existence de Dieu démontrée par le spiritisme...*

Le 22 mars, nous étions 120 ou 130. J'ai développé : *La pluralité des existences de l'âme ou Réincarnation.*

La troisième conférence, *des Éléments généraux de l'univers. Création*, aura lieu le dimanche 17 courant.

Nous n'avons donné, et nous ne donnerons quelque temps encore, qu'une publicité restreinte aux conférences, afin d'éviter le brouhaha d'une réunion entièrement libre, où des perturbateurs ne manqueraient pas de s'introduire.

Je ne voulais pas vous rendre solidaire de l'échec que je redoutais, c'est pour cela que je ne vous ai pas écrit plus tôt... Je m'empresse de le faire, maintenant que je suis convaincu une fois de plus de la vérité du vieil adage : *Labor improbus omnia vincit.*

J'ai formé le projet de fonder à Bordeaux un journal régional, voué à la vulgarisation de nos idées. Ce projet commence à entrer en voie d'exécution, et j'espère que le premier numéro de *L'Ère nouvelle*, feuille bi-mensuelle, littéraire, scientifique et morale paraîtra incessamment.

Le concours de tous les spirites nous est cependant indispensable, car sans cela nous ne parviendrions pas à aplanir les difficultés pécuniaires qui se présentent en premier lieu.

Notre journal paraîtra dès que nous aurons reçu une quantité d'adhésions suffisante pour couvrir nos frais d'impression. Il

nous faut tout d'abord 300 abonnés souscripteurs, l'abonnement n'excédant pas 6 ou 8 francs. — Si, comme nous l'espérons, notre journal progresse, les bénéfices seront consacrés, en premier lieu, à la fondation d'une bibliothèque spirite populaire, et plus tard à l'établissement d'une société de secours mutuels.

J'ai tout dit.

« Hors la charité, point de salut. » La théorie est admirable, mais encore faut-il qu'elle soit appuyée par la pratique... Or n'est-ce pas faire la charité que de nourrir l'esprit par un journal et des livres moraux? — N'est-ce pas faire l'application de nos principes que de secourir ceux qui souffrent?

Avec mes salutations fraternelles, agréez Messieurs, etc.

G. SIAUVE.

Voici une œuvre multiple que nous ne saurions trop recommander; nos F. E. S. qui veulent encourager les jeunes et les dévoués, feront bien de souscrire un abonnement au journal l'*Ère nouvelle*, en s'adressant à M. G. Siauve, 15, rue Boyer, à Bordeaux. La Société est heureuse de voir MM *Siauve et Thibaud* entreprendre avec courage l'œuvre des conférences, car l'avenir est là ; elle applaudit lorsque M. J. Guérin offre notre salle à tous les hommes d'initiative et de progrès.

Le temps des récriminations et des sots propos est bien passé, ce semble; à ce mode, préférons l'action utile et que celui qui a puissance, sème partout la parole de vérité qui est attendue, chacun voulant s'en nourrir désormais. Cette salle de conférences, érigée, 95, rue de la Croix-Blanche, à Bordeaux, par M. J. Guérin, c'est le bon exemple à suivre, et puissions-nous bientôt, dans chaque ville, voir s'élever des lieux de réunions pareils, consacrés au spiritisme par les hommes de bonne volonté qui ont souci de l'avenir de notre philosophie et en comprennent la valeur moralisatrice et civilisatrice.

Comme le dit M. G. Siauve, le « hors la charité point de salut » est une théorie admirable, mais il faut l'appuyer par la pratique, en cultivant l'Esprit, et en assolant ce terrain intellectuel par l'application de nos principes. Si les spirites ne secondent pas les conférenciers, ne leur donnent pas le moyen de se déplacer et de couvrir les frais de ces déplacements, tous leurs efforts seront annihilés ; nous comprenons le juste et pressant appel de nos frères de Bordeaux qu'il faut seconder dans la tâche qu'ils se sont imposée, et c'est un devoir de ne point les laisser crier dans le désert : *Vox clamantis in deserto.*

Un homme estimable à tous les titres, *M. François Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées*, s'est donné cette mission, de faire tous les mois des conférences, à Montpellier, à Béziers, à Salles d'Aude; malgré son grand âge, il est resté vert et vigoureux de corps et d'esprit; ce savant va chez les humbles pour leur expliquer les grandes et sublimes vérités du spiritisme; il lit un manuscrit solidement médité, écrit avec méthode, et qu'il imprime chaque année. Nous avons lieu d'être étonnés du peu de demandes des conférences imprimées de M. François Vallès, œuvres rationnelles et scientifiques que toutes les bibliothèques spirites devraient posséder. Ces conférences, pour 1882 et 1883 coûtent 3 francs, elles ont une véritable valeur morale.

Un délégué de notre Société assiste chaque année au congrès de la Ligue de l'enseignement; cette année, ce congrès se tenant à Lille, notre délégué a été seconder Mme Deconinck, notre sœur si dévouée à la cause, à fonder un groupe à Dunkerque; chez elle, le dimanche soir, 12 avril, il y avait nombreuse réunion, des personnes qui ont pratiqué le magnétisme, Mlle Vermeesch, la muse de Dunkerque, Mme Vve Deconninck et ses nièces, bons médiums typtologues, etc... Dans sa conférence, l'orateur s'est mis en communion d'idées avec son auditoire, lui a fait comprendre l'importance de créer un groupe sérieux pour semer judicieusement le bon grain du spiritisme, lui a indiqué le mode le plus pratique pour arriver à la propagation active de nos croyances. Une conversation s'établit ensuite jusqu'à minuit, tellement l'assistance était intéressée; on y fit quelques expériences de Typtologie; chacun demandait qu'un conférencier puisse venir, chaque mois, inciter au bon travail les spirites de Dunkerque.

A Lille, nos F. E. S. en croyance, s'étaient donné rendez-vous chez M. le Dr Bécours, la conversation fut longue et instructive. Nos amis, et surtout le Docteur prétendaient que les habitants de Lille n'étaient plus aussi indifférents en matière de spiritisme et que, soit dans les loges, soit dans les conférences publiques, on en pouvait parler avec facilité et recueillir des marques d'intérêt, surtout en se tenant sur le terrain scientifique. L'avis général fut que l'ère des conférences était prête et qu'il fallait y songer pour le public lillois.

A Douai, notre délégué a passé la journée dans la famille de M. J. Jésupret père; ce F. si dévoué à la cause a promis de recommencer bientôt une campagne de conférences avec son ami B.... Espérons que M. Jésupret fils, qui fut dans les précédentes cam-

pagnes le bras droit de son père, se rangera de nouveau à ses côtés, et que la trinité amie, inséparable jadis, remuera grandement les populations industrielles de Douai et du bassin d'Anzin, sans en excepter celles d'Arras. Le terrain est bien préparé, et nous avons là trois semeurs de premier ordre.

Amiens a besoin d'un homme de mouvement, pour mettre en discussion suivie ce que c'est que le spiritisme. Dieppe attend aussi; les éléments se préparent pour cette œuvre.

A Forges-les-Eaux, devant 300 personnes, notre délégué parla du Congrès de la ligue de l'enseignement; de l'éducation de la femme et de celle de l'enfant telle que l'exige le progrès moderne; du magnétisme tel qu'il doit être compris et enseigné dans la famille; ses conséquences; des déclarations des docteurs Liébeault, Liégeois et Bernheim ; ce que c'est que la suggestion ; ce que c'est que l'imposition des mains, l'eau magnétisée, le dégagement du moi, la preuve que l'homme est double, et cela par des démonstrations scientifiques; conséquences : l'immortalité de ce moi, le spiritisme venant unir la science et la religion en éclairant leurs différends; la paix sociale obtenue par la preuve indéniable que la solidarité et la responsabilité des actes doivent s'imposer aux intelligences comme critérium de tous les actes sociaux, politiques et religieux.

La loge de Forges qui, le lendemain, a voulu entendre notre délégué, est composée de conseillers généraux, de députés, de journalistes, de grands propriétaires intelligents; chacun d'eux pratique le matérialisme le plus complet et le plus raisonné.

Ils posèrent les questions suivantes à notre délégué :

1° Dans l'univers infini, les atomes étant en nombre infini « et remplissant cet univers infini, il n'y a que matière; l'idée « d'un Dieu personnel quelconque impliquant l'idée de forme, « de limite, comment cette personne se trouvera-t-elle dans toute « l'intégrité de son être, dans un seul et même instant et dans « chacun de ces instants, et aussi dans tous les points infinis de « l'espace infini? »

2° « Les théologues observent que *Dieu étant infini l'espace « ne peut être infini.* L'idée de deux infinis coexistants, étant « absurde, *à vous qui croyez au double*, à la persistance du « moi, nous répondons, comme aux théologiens : L'idée de l'es- « pace infini résiste à la *contradiction*, c'est-à-dire qu'elle est « *incontestable* ; à vous à vous tirer d'embarras. »

« 3° L'idée de *persistance du moi conscient*, c'est-à-dire du « *moi conscient immortel*, tel que vous l'avez expliqué hier soir,

« à votre conférence, n'implique nullement la supposition, la « *nécessité d'une personne divine ;* cette idée ne peut-elle se « passer, très aisément, de *cette hypothèse ?*

Ainsi mis sur la sellette, sans prononcer le mot Dieu, l'orateur entra dans cette hypothèse des atomes infinis remplissant l'Univers infini ; il les montra suprêmement intelligents ces atomes qui créent des mouvements toujours mathématiques, avec une *raison absolue* qui fait sortir de ces mouvements toutes les formes plastiques, le *processus* des êtres depuis l'animalcule jusqu'à l'homme ; il démontra que tous les mouvements de la matière étaient fatals, toutes les fois qu'il s'agissait du minéral, du végétal et de la brute, mais que *cette action raisonnée* cessait d'être fatale dès qu'elle s'appliquait à l'homme, ce dernier venu ayant seul son libre arbitre et pouvant vouloir, selon sa volonté ; C'est la série de créations progressives qui débute par des êtres élémentaires, pour s'élever graduellement à des êtres supérieurs chez lesquels les admirables fonctions de la vie, vont toujours se perfectionnant, se régularisant; se simplifiant en raison même de la complication des organes. A cette perfection croissante du mécanisme physiologique, correspond la beauté des formes et des couleurs, le développement des sens et des instincts, jusqu'à ce que l'homme, chef-d'œuvre de cette création successive, vienne régner sur l'empire si longuement préparé pour le recevoir. L'objectif de la collectivité des atomes du principe créateur, c'est l'homme, par lequel il peut librement se manifester, ce qui est incontestable.

Après avoir bien établi ce qu'il fallait entendre par hypnotisme, il démontra clairement que le *dégagement du double,* l'existence de l'âme, se prouvaient par les expériences sérieuses de somnambulisme magnétique ; ce fait brutal ne pouvait s'infirmer par de simples négations. Par les recherches scientifiques d'une foule de personnages très connus, il indiqua que l'invisible était en nous et autour de nous, que l'insaisissable se matérialisait, que les expériences au sujet de la force psychique prouvaient la *persistance du moi conscient,* ses préexistences et sa survivance au corps mortel. Les apparitions tangibles *du moi,* fait d'ordre naturel, anéantissaient le miracle et remettaient sur sa base, la *simple raison.*

Il termina en indiquant d'une manière nette, que cette preuve donnée de l'immortalité du *moi conscient,* était seule capable d'apaiser les esprits, de les rasséréner, de leur offrir la saine, la juste notion de la vie et de ses conséquences ; qu'elle seule pou-

vait simplifier nos lois draconiennes, les régénérer et imposer à toutes les âmes la nécessité inéluctable du progrès pour le bien des masses trop oubliées ; elle seule pouvait apaiser l'antique conflit entre la science et la religion.

Nous ne savons point si *le Dieu des religions a une forme déterminée*, dit-il, cela nous importe peu ; ce que nous connaissons, c'est que les anciens maçons parlaient du *grand Architecte de l'univers*, de cette puissance qui avait créé toutes les forces, toutes les attractions, toutes les harmonies, et que les ateliers antiques connaissaient *la* PAROLE *aujourd'hui perdue*, par la pratique d'une haute science ésotérique ; cette PAROLE PERDUE il faut la retrouver, et mes explications, en réponse à vos demandes, n'ont point d'autre but que de vous indiquer une voie assurée pour remettre en honneur, chez vous, ce grand Architecte de l'univers, cet ouvrier pratique qui fait l'ordre dans le désordre, et place mathématiquement à sa place, aussi bien un soleil qu'un brin d'herbe. Si le grand Architecte est ce composé d'atomes à l'infini, remplissant l'univers infini, bénissons ces maçons infiniment petits, ces créateurs de terres habitées et d'âmes immortelles qui progressent à l'aide de vies successives et dans des existences sans fin ; bénissons ces ingénieurs sans nombre qui gouvernent tout par le mouvement et par la raison.

Notre délégué a demandé qu'il lui fût fait des objections ; les assistants s'y sont refusés, les explications de l'orateur les ayant satisfaits pleinement. Ces messieurs n'avaient jamais envisagé la question sous ce point de vue nouveau, original et purement scientifique. Le lendemain, ce fut le sujet de longues et intéressantes discussions amicales et fraternelles.

Notre délégué fut vivement prié de revenir à Forges-les-Eaux.

A Rouen, visite à *M. Lieutaud*, le vénérable et digne président de la *Société spirite rouennaise*, à M. Morize, à M^me^ Fischter, à M. M^me^ et M^lle^ Henri, M^me^ Lejeune, M. Lesage, l'intelligent secrétaire de la Société et à sa dame, etc., etc. Le dimanche, à deux heures, réunion nombreuse ; le groupe de M^me^ Fischter assistait à la séance. La salle avait un air de fête, et après la lecture du procès-verbal et celle des communications obtenues, il y eut une longue et intéressante causerie, dans laquelle chacun mit sa note ; les intérêts de la Société, ceux du spiritisme à Rouen et aux environs, furent discutés amicalement ; *M. Lesage* proposa d'avoir une réunion trimestrielle de tous les spirites de la ville, et une réunion annuelle de tous les spirites du département. Cette question doit être sérieusement débattue. Il fut convenu qu'on

songerait à avoir, à Rouen, des conférences spirites. Le président leva la séance, et l'on se sépara avec l'espérance de bientôt se revoir, heureux de cette bonne soirée.

Au Havre, notre délégué fut reçu amicalement et en vieil ami par M. et Mme Blot et par Mme Antoinette Bourdin, leur mère ; le soir, il y eut réunion chez M. ..., maître d'hôtel, homme fort intelligent, qui lut des communications reçues et les commenta avec soin, avec une connaissance très approfondie du sujet spirite qu'il traitait. Une conversation générale s'engagea, et comme partout, il fut demandé qu'il y eût, au Havre, des conférences à époque fixe, pour créer un mouvement sérieux.

Avoir des conférenciers et des conférences suivies, cela dépend des spirites, de tous les hommes de bonne volonté ; que chacun se mette à l'œuvre, chacun selon ses moyens, la chose sera facile et rendue pratique en très peu de temps.

Merci à tous nos frères, pour l'accueil bienveillant et fraternel qu'ils ont fait à notre délégué.

IL FAUT CONNAITRE LA MÉDIUMNITÉ

Messieurs. Les spirites, puisqu'ils font des études psychologiques, devraient chercher à mieux connaître la médiumnité, et même, faire des recherches pour en découvrir de nouvelles, très diverses, afin de réussir, si possible, à propager et développer ces médiumnités et les rendre accessibles à toutes les volontés.

Cela est très sérieux, et doit bien, ce me semble, être digne des sociétés d'études psychologiques.

Ne pourrait-on s'intéresser à la question du repos pendant la nuit, pour savoir si l'âme se repose, ou bien définir quelles sont ses occupations, si elle se dégage du corps qui est saisi par le sommeil ? Des hypothèses ne peuvent suffire aux spirites, et l'à peu près ne doit point être leur règle, puisqu'ils ont la prétention d'avoir la clef de bien des problèmes et des réponses logiques et rationnelles pour toutes les demandes qui peuvent leur être adressées.

Or, il n'est point inutile de s'assurer de toutes les phases que l'âme subit, soit pendant son incarnation, soit pendant sa désincarnation, c'est un point capital à traiter.

Il faut que les études spirites nouvelles aient un caractère positif, digne d'intéresser les savants ; je le sais trop, je vous demande ce qu'il y a de plus difficile à obtenir de la part des spi-

rites, mais j'insiste, parce que nous nous distinguerions des autres chercheurs en ayant le sens pratique des choses, en prouvant que nous sommes les pionniers les plus actifs de la vérité.

Compter sur les non-spirites pour accomplir ce bon travail, c'est nous suicider et dire au progrès les paroles des gladiateurs romains : « Ceux qui vont mourir te saluent. »

Pourquoi n'établirions-nous pas des *concours universels*, pour obtenir des solutions, soit à une époque, soit à une autre, en persévérant même devant un ou plusieurs résultats négatifs ? Il faut s'habituer à vaincre les obstacles par une véritable gymnastique de l'esprit.

Pourquoi ne point proposer la vérification des hypothèses qui semblent les plus rationnelles, en les soumettant à tous les examens possibles des sociétés, des groupes et des personnalités, chacun apportant son aide en donnant sa solution ? Je pense, avec raison, que l'énumération de tant de travaux (seraient-ils inachevés) nous causerait chaque année des satisfactions inattendues. Nous couperions court aux choses qui se répètent éternellement, de sociétés à sociétés, de journaux à journaux, sans l'ombre d'un acquis nouveau. En vérité, nous ne pouvons soutenir que notre philosophie est supérieure aux autres par son côté positif et pratique, si nous ne nous appliquons à donner des réponses catégoriques sur les sujets réputés mystérieux jusqu'à nos jours. Puissent ces vœux, d'une sœur dévouée, trouver partout de l'écho ; c'est ce que je souhaite.

Turin, 15 *mai* 1885. — M^me^ Lea de M.

LA SOCIÉTÉ DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE DE PARIS

Nous lisons dans le numéro 20, de la *Revue scientifique*, l'annonce suivante qui causera une vive satisfaction à nos frères en croyance.

Société de psychologie physiologique de Paris. — « Nous « signalons à nos lecteurs la fondation toute récente d'une « *Société de psychologie physiologique*, dont les statuts, qui « ne peuvent être reproduits ici, sont en grande partie modelés « sur ceux de la Société de biologie.

« La nouvelle Société a pour but l'étude des phénomènes « psychiques, à l'état normal et à l'état pathologique, d'après la « méthode d'observation et d'expérimentation ; elle se compose : « 1° de trente membres titulaires résidant à Paris ; 2° de membres « correspondants dans les départements.

« Le bureau est ainsi composé : *président*, M. Charcot ; *vice-*
« *présidents*, MM. P. Janet et Th. Ribot; *secrétaire général*,
« M. Charles Richet; *secrétaires*, MM. Ch. Féré et E. Gley;
« *trésorier*, M. Ferrari. — Pour les membres correspondants, la
« cotisation annuelle est fixée provisoirement à 12 francs
« par an.

« Les personnes qui désirent s'associer devront s'adresser à
« M. Ch. Richet, bureau de la *Revue scientifique*, 111, boule-
« vard Saint-Germain ou au bureau de la *Revue philosophique*
« chez Alcan, boulevard Saint-Germain. — Dans l'un de nos
« prochains numéros, nous publierons les premières communica-
« tions faites à la Société. (*Revue philosophique.*) »

Puisse la nouvelle Société de psychologie-physiologique de Paris marcher sur les traces de sa devancière, la *Society for psychical research de Londres*, et nous apporter bientôt le résultat de ses travaux et de ses recherches.

Nous publierons prochainement les statuts de la nouvelle Société ; sans doute elle tiendra, comme celle de Londres, à avoir son organe spécial.

RAPPORT DU COMITÉ LITTÉRAIRE

Of Procedings, of the society for psychical research. (Voir la *Revue* du 1er mars 1885.)

Mais quelques changements ultérieurs qui puissent dans la suite être rendus nécessaires, nous sommes assurés que les généralisations déjà faites resteront valides. Nous sommes assurés qu'on acceptera d'une manière permanente la théorie suivant laquelle *quelques-unes* de ces hallucinations d'un ou de plusieurs sens, qui correspondent à des événements objectifs se passant à distance et, qu'à cause de cela, nous appelons *véridiques*, sont causées par une impulsion télépathique allant de l'esprit d'un agent absent à l'esprit du sujet, et se rendant cognoscible par les sens de celui-ci à divers degrés d'extériorisation et avec des mélanges variés d'un élément de rêve ou de symbole (symbolical). Nous estimons que cette thèse possède les *primâ facie* caractéristiques d'une généralisation vraiment scientifique. Elle n'est contradictoire à aucune loi précédemment établie ; elle a été vaguement soupçonnée par bien des observateurs antérieurs ; elle est plus ou moins directement confirmée par deux catégories distinctes d'expériences effectives — savoir celles qui indiquent l'existence d'une réception similaire d'impressions dans l'état

normal et dans l'état *hypnotique;* et elle s'adapte à des faits qui, constatés sur tous les points du globe, forment une convergence de témoignages sans *accord* ni préarrangement possible. La théorie sera, nous l'espérons, discutée, modifiée et étendue par beaucoup de personnes capables de l'examiner sous toutes ses faces. En attendant, il y a peu à apprendre de la simple négation *a priori* qu'elle rencontre parfois, et qui voudrait expliquer, sans examen, toutes les expériences télépathiques par la fraude, et toutes les hallucinations véridiques par une simple coïncidence de hasard. Il devient à la vérité de jour en jour plus difficile de maintenir cette position, les expériences se multipliant et de nouvelles hallucinations ayant lieu. La force d'une déclaration comme celle-ci gît principalement dans la confiance avec laquelle on l'exprime tout d'abord et dans la somme des préjugés qu'on attire de son côté. Mais le temps combat pour ceux qui raisonnent par induction; et si (comme il nous est bien permis de l'espérer) un nombre de personnes toujours plus considérable continue à nous envoyer de ces faits de première main dont dépend notre induction, notre position deviendra plus forte d'année en année, et nos propres vues plus nettes.

« Mais il nous faut trouver place, avant de terminer, pour une ou deux réflexions auxquelles les récits contenus dans cet article, donnent naturellement lieu — réflexions qui, nous le craignons bien, viendront à l'encontre de certains préjugés soit religieux soit scientifiques, mais qui ne paraîtront pas inacceptables à ceux qui estiment que ces deux manières de considérer l'univers doivent tendre vers une unité plus haute où elles se réconcilieront.

« En premier lieu donc, avec tout le respect dû à ceux qui de tout temps ont considéré les apparitions comme la preuve d'une Providence spéciale — des indices de l'indulgence miséricordieuse d'un pouvoir bienfaisant — nous sommes obligés de dire que l'évidence, telle qu'elle se présente à nous, ne paraît pas appuyer une pareille conclusion. Pouvons-nous supposer, par exemple, que le reporter effaré de la cour de sir Edmund, employant ses dernières forces à transcrire sur des tablettes périssables la dictée d'un juge terrestre, ait eu la permission expresse de se soustraire à la loi commune et de se manifester pour l'accomplissement d'une commission si inutile, et comme un fantôme si peu désiré? Non, même dans cette région hyperphysique, et dans ces premiers pas de notre marche dans l'*invisible*, nous sommes obligés de croire que *Dieu n'agit pas par des volontés particulières;*

— nous sommes forcés de soupçonner la présence d'une loi qui, quoique obscure, est immuable, d'une loi qui est un facteur dans la production des choses, mais n'a pas été formée ni n'est suspendue dans l'intérêt particulier d'aucun de nous.

« Mais en même temps — et ici nous craignons bien qu'une certaine partie du monde savant ne trouve, à son tour, nos suggestions désagréables — la théorie de la télépathie offre indubitablement un appui inespéré à une certaine école de conceptions religieuses. Car il y a deux vues théologiques très différentes (souvent obscurcies par le vague du langage) quant à la manière dont les puissances invisibles exercent leur influence sur le monde visible. Certains dogmatistes ont insisté sur ce fait qu'une telle influence est *miraculeuse* dans le sens le plus strict du mot, qu'elle entraîne une *suspension* des lois de la nature, une *interversion* de l'ordre de choses établi ; et que, en fait, sa sainteté et sa valeur dépendent de ce caractère non naturel ou miraculeux. Or, la télépathie, comme toute autre corrélation, sous une loi, de faits antérieurement supposés être des exceptions à la loi, ne fait qu'ajouter une présomption de plus contre cette croyance. Mais il y a eu d'autres théologiens, depuis Augustin jusqu'à l'archevêque Trench, qui ont formulé d'une manière plus sage les revendications de la théologie. Ces hommes maintiennent qu'une influence est à la vérité exercée par le monde invisible sur le monde visible, mais exercée conformément à des lois qui, quoique inconnues, règlent et déterminent l'action d'intelligences supérieures dont les volitions interviennent ainsi dans les affaires humaines d'une façon aussi strictement conditionnée que n'importe lesquelles de nos propres volitions.

« Maintenant les faits que nous avons discutés, ne fournissent pas sans doute une confirmation directe de l'une ou de l'autre de ces vues. Nous n'avons pas trouvé qu'il fût nécessaire de postuler l'existence d'intelligences en dehors des intelligences humaines, et celles-ci ni en enfer ni au ciel, mais sur la terre telles que nous les connaissons. Mais néanmoins, si réellement il existe d'autres êtres intelligents outre ceux qui sont visibles pour nous, si l'âme de l'homme lui-même survit à la tombe — alors sans doute nos expériences télépathiques et les cas d'apparitions réunis par nous, et interprétés comme nous les interprétons, suggèrent des analogies d'influence, des modes d'opération qui (ce n'est pas trop dire) jetteraient une lumière toute nouvelle sur la longue controverse entre la Science et la Foi. Ce n'est que sous une forme de spiritualisme, d'idéalisme, que cette controverse peut prendre fin. Et

nous avons trop bien le sentiment du problème qui est renfermé dans la relation de notre propre volonté aux faits et aux forces de la nature, pour opposer un refus direct à quelque hypothèse idéaliste de la relation d'*autres* volontés avec ces mêmes faits et ces mêmes forces. Nous ne pouvons appeler une hypothèse, *non philosophique* — même si elle est loin d'être prouvée — si elle n'introduit dans le grand problème aucune difficulté qui n'y soit déjà et si elle est compatible (ce que *n'est pas* la grossière théorie du miracle) avec les faits connus de l'univers considérés dans leur enchaînement qui seul peut donner de la stabilité à la pensée.

Mais nous ferons plus qu'indiquer cette ligne de réflexion. Nous ne voulons pas prendre notre essor comme des *chimæræ bombinantes in vacuo* — d'éclatants (full-blown) explicateurs de l'univers — nous désirons plutôt être pris pour des tailleurs de bois et des tireurs d'eau sur un terrain que la science inductive a encore à déblayer pour elle-même. Bien plus, nous avons préféré nous soumettre à l'inconvénient d'une restriction arbitraire de notre sujet, plutôt que de nous exposer aux dangers qui pourraient accompagner son extension ultérieure. Nous ne disons rien ici des apparitions *après la mort*; nous préférons remettre toute discussion de l'évidence qu'on allègue en leur faveur (quoique nous les recevions et les examinions) jusqu'à ce que nous ayons appris tout ce qu'il est possible d'apprendre de ces *fantômes des vivants* qui ne nous entraînent pas dans des voies aussi obscures et aussi inconnues. Il est vrai que *la mort* est le fait central, même de ces incidents. C'est dans ce choc, le plus profond que la vie humaine rencontre, que ces fantômes sont normalement engendrés; et, sinon dans la mort même, au moins de ces moments particuliers, soit de forte excitation mentale, soit de collapsus corporel qui, de toutes les expériences sur les vivants, se rapprochent le plus de la grande crise de la dissolution. Suivant la voie, non seulement d'une méthode logique, mais aussi de l'intérêt fantastique, notre démonstration nous a conduits des choses humaines les plus futiles aux plus graves, des curiosités d'une après-midi aux crises suprêmes de la vie, de faibles expériences et de mystères en apparence sans but, à l'expérience où aucun refus n'est accepté et au mystère suprême qui nous entoure et nous couvre de son ombre, soit que nous y méditions ou non. Mais à la lumière des progrès de la science, ce mystère apparaîtra peut-être — sinon moins profond qu'autrefois — en tout cas moins effrayant. Nous n'avons établi aucun dogme; nous

n'avons eu recours à aucun agent surnaturel; mais des faits nouveaux ne peuvent pas laisser les faits anciens exactement où ils les ont trouvés; et nous avons en tout cas découvert dans la *mort* la grande source spéciale de phénomènes qui — de quelque manière que nous les interprétions — sont essentiellement *vitaux*. Sur cette réflexion, nous pouvons nous arrêter au seuil — *vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci* — jusqu'à ce que nos yeux, qui voient encore la lumière du jour, se soient accoutumés à l'obscurité. A la vérité, pas plus ici que nulle part ailleurs, nous ne trouverons la « route élyséenne » qui conduira l'homme, sûrement, à ces croyances que son cœur demande le plus instamment, *Centauri in foribus stabulant*. A mesure que la découverte remplacera l'imagination, on trouvera, nous n'en doutons pas, bien des choses qui effrayeront, quelques-unes qui alarmeront ou repousseront. Mais on peut dire de notre temps plus que d'aucun autre que la « vérité, après tout, est la première passion de l'humanité »; et l'auditoire, les compagnons de travail, auxquels nous nous adressons sont ceux qui en ces matières profondes sont également fatigués de dogmes non prouvés et de nègation sans examen; qui ont assez de foi dans les méthodes et dans l'avenir de la science pour croire que cette collection simple, franche et persévérante de faits qui s'enchaînent les uns aux autres — sans dédain des moindres choses ni crainte des plus difficiles — qui dans un siècle a si étrangement changé notre vue sur le monde, peut être récompensée dans la suite par l'ouverture d'horizons plus vastes encore — par une connaissance plus indiscutable, une pénétration plus sûre des « premiers intérêts de l'homme. »

Paris, le 26 décembre 1884. D. METZGER.

LE SPIRITISME A CAMPOS.

L'histoire du spiritisme à Campos se limite aux dates commémoratives de la fondation de chaque société, et aux phases les plus accentuées de la propagande dans la presse et à la tribune. En dehors de légères escarmouches dans les colonnes des journaux de cette ville, soutenues par la *Société Campiste d'Études spirites*, contre le digne pasteur de l'Église évangélique, nous avons eu de brillants résultats par la publication de la *Polyanthée spirite*, distribuée gratuitement le 3 octobre 1882, comme hommage à l'esprit du codificateur du spiritisme, Allan Kardec.

Cette publication a démontré aux esprits irréfléchis, comme à nos plus acharnés adversaires, que le spiritisme ne se limite pas aux formules de l'évocation, car il a le large et vaste champ de la science humaine dans lequel il puise de nouveaux thèmes d'enseignements et de doctrine.

Un des directeurs de la *Société académique, Dieu, Christ et Charité*, de Rio-de-Janeiro, M. le docteur Antonio Pinheiro Guedes, a soutenu, au théâtre *S. Salvador* de cette ville, la haute valeur des théories et des pratiques du spiritisme ; il était combattu, philosophiquement et scientifiquement, par deux adversaires d'une compétence reconnue.

Dans une conférence publique, présidée par un directeur de la *Société Campiste*, il a été garanti, aux deux adversaires du spiritisme, le droit sacré de réponse ; l'un a combattu par la doctrine positiviste de Comte ; l'autre par les préceptes scientifiques de la médecine officielle.

Depuis ce jour, le spiritisme s'est imposé comme chose sérieuse ; jamais la doctrine spirite n'a souffert du manque de respect de la part de la masse ignorante, celle qui végète toujours auprès des populations instruites. C'est en résumé, les phases par lesquelles a passé la propagande spirite à Campos.

Après quatre années de travail, nous avons pu former une société en règle, qui dispose d'une bibliothèque prospère, et édite une publication bi-mensuelle : *le Vingtième Siècle.*

Notre société a peu de valeur pour le présent ; cependant, nous avons espoir qu'elle sera, à l'avenir, soutenue par des travailleurs plus actifs que nous le sommes et plus aptes à la faire progresser.

Nota : Nous avons reçu de la *Sociedade spirita Concordia* de Campos, des exemplaires de ses statuts pour diverses sociétés étrangères, ainsi que *deux diplômes* de membres correspondants, l'un pour M. Bourgès, l'autre pour l'administrateur de notre société, ce dont nous remercions bien vivement nos frères en spiritisme de Campos. Leur souhaiter beaucoup de succès dans le combat généreux de la libre parole qu'ils acceptent avec les scientistes de tous ordres, c'est vouloir leur avancement intellectuel et moral ; c'est désirer que leur centre d'études devienne un lieu d'attraction pour tous les cœurs généreux, avides de connaître les plus importantes vérités.

Poignée de main bien affectueuse au président M. Ivoo, Alverde de Tousa, Banet Machado ; aux vices-présidents MM. Marcelino Sudavis do Amomel, et Frand, M. Teixeirade Queiron ; aux secrétaires MM. Ant. J. Minlun Hima Manoel Duast Pno,

Genies, Alfonso Machado de Faria ; aux trésoriers MM. Narciro Ferneira Carneiro, et Dom^os^ Jose de Castro.

DIVERS. Il avait été intenté des poursuites contre le médium guérisseur, M. Bouyer, de Figers ; son crime était considérable, en effet ; il soulageait ses semblables dans l'affliction, ceux que la médecine officielle abandonnait, sans leur demander de rétribution, quelle qu'elle soit.

Des dénonciations contre ce crime abominable ayant été faites au parquet, une enquête eut lieu ; la gendarmerie se présenta à la demeure de Bouyer (Charles) et chez toutes les personnes qui avaient eu recours à ses soins et le nombre en est grand ; tous avouèrent qu'ils avaient été guéris ou grandement soulagés, qu'il ne fallait point faire de mal à celui qui faisait le bien avec tant de désintéressement.

En somme, la justice a laissé libre M. Ch. Bouyer, à la condition qu'il ne reçoive pas de salaire et ne donne pas de médicaments.

Notre médium guérisseur reçoit la récompense de son dévouement à la cause spirite, et tous les jours il en a la preuve certaine par son zèle et sa persévérance ; il a soigné le desservant de sa commune d'une douleur qui lui empêchait de ployer l'articulation du bras droit, et lui a donné en quelques instants la liberté de le plier à volonté.

A la messe, le desservant parla des guérisons obtenues par Jésus, de celles que faisaient actuellement les médiums ; il trouve naturel que celui qui prie et a la foi raisonnée et sincère, imite l'exemple que nous a laissé Jésus ; nous ne désespérons point de voir un jour ce desservant, qui sait rendre hommage à la vérité, aller chez Ch. Bouyer, pour suivre ses travaux et les honorer par sa présence. Le spiritisme seul peut, aujourd'hui, prouver d'une manière certaine l'immortalité de l'âme, sa puissance effective, et nos rapports constants avec nos chers disparus, c'est ce que le protestantisme anglican a avoué publiquement, ce que le clergé catholique pense sans oser se prononcer.

ANNIVERSAIRE DE M. GEILLE FILS. Le dimanche, 26 avril dernier, à trois heures de l'après-midi, malgré une pluie continuelle, trente-cinq spirites étaient venus de Paris à Choisy-le-Roi, pour célébrer le premier anniversaire du fils de M. Geille. M. le directeur de la cristallerie nous fit, ainsi que sa famille, un accueil des plus fraternels et des plus aimables, mais n'avait point

parlé de cette cérémonie à ses nombreux ouvriers, ne voulant forcer qui que ce soit à honorer le fils du directeur.

Au cimetière, M. Boyer lut un discours bien senti, dans lequel il rappelait les mérites du jeune homme enlevé prématurément à sa famille ; il rendit hommage aux principes spirites qui animaient les parents de l'esprit désincarné, et développa ce thème : l'importance du spiritisme au point de vue de la quiétude des âmes, sa puissance d'action sur le développement intellectuel et moral de la société. Ces nobles paroles avaient grandement ému la nombreuse assistance.

M. Auzeau parla ensuite, longuement, de ce que c'était que le spiritisme, comment il fallait l'entendre et le pratiquer, pour donner des consolations à nos frères en épreuves et nous fortifier nous-mêmes. Cette allocution touchante fut faite avec beaucoup de cœur.

M. P. G. Leymarie, dans une allocution improvisée, parla des impressions maternelles, paternelles et fraternelles, lorsque, avant le temps voulu, se détachait de la famille, la fleur et le fruit sur lequel chacun avait compté.

Notre philosophie calmait ces impressions et les faisait douces; à celui qui a souffert elle rendait accessibles toutes les peines d'autrui, établissant ainsi la grande fraternité parmi les épreuves; elle entr'ouvrait les arcanes de la mort, et prouvait que cette mort était une renaissance, une incitation constante au travail, au savoir, à l'amour qui relie les générations passées aux générations futures. Il parla de paix et de pardon.

M. Geille remercia ses amis, en termes émus ; des larmes de reconnaissance roulaient malgré lui sur ses joues.

En rentrant à la fabrique, M^me^ et M^lles^ Geille, si avenantes et si sympathiques, dépouillèrent leur jardin pour offrir un gros et odorant bouquet de lilas à chaque dame, et devant le mauvais temps qui persistait, elles voulurent garder les Parisiens ; on serra les coudes un peu plus que d'habitude, mais chacun eut la preuve que cette maison était des plus hospitalières ; le repas fut gai, réellement spirite, éminemment fraternel. Excellente journée, bien remplie, qui laissera de bons souvenirs.

Écho rochelais, 18 avril 1885.

Mercredi dernier, vers une heure de l'après-midi, une femme d'Esnandes qui était venue voir sa fille, malade à l'hospice de La Rochelle, a été entourée sur la place du Marché par une partie du public qui se trouvait là. Les cris : *La sorcière! Enlevez la sorcière!* se firent entendre, si bien que cette femme fut obligée

de se réfugier dans un magasin. On alla chercher un agent de police qui dissipa le rassemblement.

NOTA. Ce que l'on appelle *la sainte* ignorance, produit partout les mêmes actes de sauvagerie regrettable.

Ce matin, nous avons reçu la visite du célèbre calculateur italien Jacques Inaudi, dont nous avons parlé il y a quelques jours. Ce tout jeune homme — il a dix-sept ans à peine — se propose de donner plusieurs séances à La Rochelle. La première aura lieu bientôt.

Nous avons eu le plaisir, en 1880, à Paris, de voir Jacques Inaudi, dans la salle des conférences de la *Société des Etudes psychologiques*. Il avait alors onze ans. A cette époque, il émerveillait déjà les salons parisiens par ses prodigieuses facultés. Les savants les plus distingués, Camille Flammarion entre autres, étaient véritablement abasourdis en présence de cet enfant qui savait à peine lire et chez lequel semblait revivre l'intelligence d'un Pascal ou d'un Newton.

Inaudi est, aujourd'hui, en pleine possession de son merveilleux talent. Voici, au surplus, ce que dit, à son sujet, notre confrère des *Tablettes* de Rochefort :

« Quel qu'ait été le succès d'*Haydée*, jeudi, il pâlit à côté de celui de Jacques Inaudi. Dans la séance de calcul mental qu'a donnée ce jeune homme, entre le premier et le second acte de l'opéra d'Auber, le public est passé par tous les degrés de la surprise et de l'étonnement. Ayant à résoudre *à la fois* : une addition, une multiplication, une soustraction, et des racines carrées et cubiques, Jacques Inaudi, tournant le dos au tableau noir sur lequel on écrit les chiffres, le bras droit replié et la tête inclinée sur la main, reste *cinq* minutes pensif et souriant, et donne toutes les solutions demandées, alors que l'extraction de la seule racine carrée eût exigé un bon quart d'heure pour un calculateur ordinaire! Mais, chose bien plus prodigieuse encore, à la fin de la séance, il répète, à rebours, les chiffres de toutes les opérations posées depuis le commencement. Le public était absolument stupéfait; il a prodigué, à maintes reprises, ses applaudissements, et c'est le cas ou jamais de dire : « Il faut l'avoir vu pour le croire! »

NOTA : Jacques Inaudi, que nous avons vu tout jeune dans nos soirées de la Société scientifique du spiritisme, puis chez Camille Flammarion et chez l'amiral Mouchez, à l'Observatoire, promettait de devenir un calculateur bien autrement prodigieux

qu'il ne l'est actuellement; il eût fallu régler ses facultés éminentes, en suivant leur impulsion naturelle pour les guider sagement, et leur donner une impulsion telle, que Jacques fut resté comme une preuve évidente de ce que pouvait le travail des vies antérieures sur une existence actuelle. Un barnum le promène et notre jeune calculateur de dix-huit ans n'a plus dépassé la mesure qu'il nous donnait à l'âge de dix ans; ce sont les mêmes calculs, au lieu d'avancer il est resté stationnaire.

L'ŒUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE

Nous avons, à diverses reprises, parlé de cette œuvre utile. Nous sommes heureux aujourd'hui de reproduire les détails suivants, dus à une plume autorisée et qui intéresseront nos lecteurs :

L'œuvre des libérées de Saint-Lazare, qui vient d'être reconnue d'utilité publique, a pris dans ces dernières années une extension très notable.

Il y a deux ans, aux secours pécuniaires et moraux qu'elle donne journellement aux femmes sortant de prison, après ordonnance de non-lieu ou peines subies, elle adjoignait un nouveau service en créant dans la banlieue de Paris un premier asile temporaire.

Partant de cette idée que lorsqu'il s'agit de donner des secours, donner vite c'est donner deux fois, elle a voulu placer le secours dès la sortie de prison.

Les sociétés charitables qui veulent aider ceux qui souffrent sont forcées, sous peine d'égarer leur bienfaisance sur des personnes indignes, de se renseigner sur les solliciteurs.

L'inconvénient, c'est que pendant le temps nécessaire pour prendre les renseignements, ne fût-ce que quelques jours, celui qui doit être secouru souffre, a faim et par suite est plus exposé que jamais à retomber dans les fautes déjà commises, si ce n'est d'autres plus graves.

L'œuvre des libérées a créé un asile, petite maison bien modeste ne comptant que six ou sept lits, à la porte de Paris, au milieu d'un petit jardin, où l'on reçoit temporairement les femmes et surtout les enfants qu'il s'agit d'aider jusqu'au moment où par quelque secours, par des démarches, les dames patronnesses de l'œuvre auront trouvé moyen de secourir celles de leurs protégées qui en sont vraiment dignes après renseignements.

Cet asile a surtout une grande utilité pour les enfants des malheureuses libérées.

Celles-ci, en effet, trouveraient encore à se tirer d'embarras dès leur sortie de prison si elles étaient seules ; mais avec un ou deux enfants, il leur est impossible de se placer ou d'aller à l'atelier.

L'œuvre, en leur prenant les enfants jusqu'au moment où par leur travail elles peuvent subvenir à un placement ailleurs, leur enlève un grand souci.

Sans compter que l'œuvre y ajoute quelquefois un secours efficace en argent ou en démarches utiles.

A cet asile, dirigé par une personne qui le gouverne comme une famille, les enfants sont couchés, habillés et nourris.

On les conduit à l'école communale dans la journée et le soir ils rentrent pour le dîner et retrouvent dans la petite maison de Billancourt un véritable foyer où la direction remplace la mère absente et leur fait retrouver un intérieur familial bien supérieur souvent à celui de leurs véritables parents.

On nous a fait quelquefois l'objection que nous aurions dû prendre une plus grande maison et opérer sur une plus vaste échelle, les frais diminuant en se répartissant sur un plus grand nombre de sujets.

L'expérience nous a démontré que l'objection n'était pas fondée ou plutôt que, en y déférant, nous irions contre notre but.

En premier lieu, nos ressources ne nous permettaient pas une si grosse dépense, ce qui est une raison déjà suffisante; mais le principal est : qu'une grande maison ne réaliserait pas notre objectif principal, qui est de donner à ces enfants le goût du foyer et de la famille.

Une grande maison avec des employés salariés et indifférents, une discipline, nécessairement stricte pour éviter les abus, rappellerait trop à l'enfant la prison ou la pension, ne le détendrait pas et ne développerait ni son cœur ni ses aptitudes.

Un petit cercle de six à dix enfants réunis autour d'une personne les conduisant comme une mère, est bien plus chaud, bien plus tendre, bien plus éducatif (qu'on me passe le mot). Enfin, les frais de plusieurs petites maisons ne seront pas plus élevés que ceux d'une seule grande ; car le contrôle étant plus facile, il y a moins de coulage, la surveillance est plus commode et si c'était en définitive quelque peu plus cher, l'avantage moral est tel qu'il n'y a pas à hésiter.

L'idéal poursuivi par l'œuvre serait la création (quand les

ressources le permettront) de plusieurs de ces petites maisons dans les environs de Paris.

Le bilan en est bien simple. Il s'agit de trouver une personne raisonnable ; fille ou veuve vivant de son travail, aimant les enfants, à qui on fournit le local, le chauffage, l'éclairage, le mobilier et l'entretien et qui, moyennant un franc par jour et par tête, couche, soigne et nourrit les enfants, tout en pouvant travailler à son profit pendant les heures d'école.

C'est ainsi que fonctionne l'asile de Billancourt qui donne jusqu'à présent les résultats les plus satisfaisants et dans lequel ont déjà passé un certain nombre d'enfants et de femmes.

Aucun travail n'est demandé aux pensionnaires en échange de cette hospitalité, sauf l'aide toute volontaire qu'ils refusent rarement aux soins de ce petit ménage dont l'atmosphère calme et reposant, fait souvent regretter d'avoir à le quitter pour laisser place à d'autres.

L'œuvre nourrit encore un projet qu'elle va commencer à réaliser. Lorsque les fillettes deviennent grandes, il s'agit de leur trouver un état.

Car c'est une vérité trop démontrée actuellement : la plupart des patrons dans beaucoup d'industries refusent de prendre des apprenties filles, surtout s'il faut les coucher.

Beaucoup de familles pauvres, au local par trop insuffisant, n'offrent qu'un médiocre exemple à ces enfants. Souvent même à la sortie de l'atelier elles trouvent la maison vide et n'ont plus pour asile pendant des heures, les plus mauvaises de la journée, que la rue et ses tristes enseignements.

Nous allons tenter d'ouvrir une autre petite maison toujours de six à dix places où, sur le modèle de notre autre asile, des fillettes de douze à quinze ans au plus seraient logées, nourries, entretenues et envoyées dans la journée en apprentissage chez des patrons choisis.

Le soir elles rentreraient à l'asile où elles trouveraient un foyer, des compagnes surveillées, une directrice, sorte de *maman* bienveillante qui, tout en les initiant au ménage de la maison, leur donnerait de bons avis et leur apprendrait à faire en même temps que de bonnes ouvrières, d'excellentes femmes d'ouvriers aimant l'ordre, l'économie et la vie de famille.

Réussirons-nous dans cet essai comme dans notre premier asile, nous l'espérons ? Il ne nous faut pour cela que le dévouement de quelques directrices, la surveillance facile de quelques dames patronnesses, l'appui de quelques patrons et... de l'argent.

Le dévouement, nous y comptons, nos adhérents nous le fourniront; l'administration a paru s'intéresser à nos idées, déjà nous sommes encouragés par la reconnaissance d'utilité publique; l'argent se trouvera et de la sorte nous ferons œuvre utile, sociale et fraternelle qui ne pourra que grandir de jour en jour.

Isabelle BOGELOT,

Membre du Conseil de l'œuvre des libérées de Saint-Lazare.

GERBES ET GLANES.

Sous ce titre, *M^me^ Catala* a édité un beau livre de poésies, dont la lecture laisse de douces et saines émotions dans l'esprit; si nos abonnés désiraient cette œuvre, ils feraient bien de s'inscrire dès à présent, car M^me^ Catala se ferait un plaisir d'en faire faire un tirage spécial pour les personnes qui voudront lui prouver leur sympathie fraternelle.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE (FABLE).

Noi siam vermi e atti a formar l'angelica farfalla.

DANTE.

Une affreuse et vieille chenille,
Sans force et presque à son déclin,
Rongeait une verte charmille,
La rongeait sans relâche, et blâmait le destin
De l'avoir condamnée à ramper sur la terre.
Mais en maudissant sa misère,
Elle lève les yeux au ciel
Et voit un papillon aux ailes diaprées
Qui monte dans l'azur, vers les cimes dorées
Que l'abeille parcourt pour butiner son miel.
Elle le voit brillant, voltiger dans l'espace
En toute liberté, plein de vie et de grâce,
Tandis qu'elle se traîne, inerte, sans vigueur
L'envie, hélas! l'envie a glissé dans son cœur;
Mais le beau papillon, des fleurs amant volage,
Dans leurs calices embaumés
Déjà puise à pleins bords, sous un ciel sans nuage,
Et s'enivre d'amour, de baisers parfumés...

De ses enivrements cependant il s'éveille,
Car une plainte amère a frappé son oreille :

C'est l'insecte rampant dont la piteuse voix
Lui révèle un être aux abois.
Quoi ! lui dit-il, ma sœur, ne sais-tu pas encore
Que tout change et renaît, revient à son aurore ?
Que nous rajeunissons et ne périssons pas ?
Non, non, rien ne se perd, rien ne meurt ici-bas !
Sais-tu ce que devient la chenille qui tombe ?
Sais-tu quelle est sa tombe ?
C'est une chrysalide, un vrai linceul de mort
Dans lequel, doucement, un jour elle s'endort.
C'est ainsi que j'étais avant d'avoir des ailes ;
Mais j'échappai bientôt aux angoisses mortelles
Et je bénis le sort d'avoir gémi, souffert,
Alors que l'infini devant moi s'est ouvert.
Accuse donc ton ignorance,
Reconnais dans quel but s'impose la souffrance :
Pour s'élever bien haut, pour briller dans l'azur,
Il faut se dépouiller de ce limon impur.
« Tu railles donc ! reprit la misérable bête ;
« Tout celà ne saurait pénétrer en ma tête.
« Tais-toi, vieux radoteur ! Je n'en crois pas un mot,
« Et celui qui te croit ne peut être qu'un sot. »
— La matière t'aveugle et je comprends tes doutes,
Reprit le papillon. Cette tige où tu broutes
Ne produit-elle pas et des fleurs et des fruits
Qui meurent pour renaître et ne sont point détruits ?
Tout change, t'ai-je dit ! Plus tard tu seras belle :
Quand ta nuit fera place à ton aube nouvelle.

L'incrédule, sur terre, en son humble sillon,
Tient le même discours que la pauvre chenille ;
Mais son esprit rebelle, en quittant sa guenille,
S'élève dans l'éther, comme le papillon.

EULALIE CATALA.

Nous remercions toutes les personnes amies qui ont bien voulu s'intéresser d'une façon si bienveillante à la santé de M. Leymarie; nous sommes heureux de pouvoir leur dire qu'il est en ce moment en convalescence à la campagne ; il espère rentrer à Paris la première semaine de juin.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1.